

# Rencontres orientales dans le genre narratif français médiéval

SÁRA HORVÁTHY

(Budapest)

---

## **ORIENTAL ENCOUNTERS IN THE MEDIEVAL FRENCH NARRATIVE GENRE**

For the medieval West, the East was a source of fascination, but also a land largely unknown. Oriental treasures and ways of life held great allure, while at the same time, accounts of cruel customs provoked horror in the audience. The romances and chansons de geste of the 11th and 12th centuries explored the imaginative possibilities offered by this other world. The aim of this article is to examine how medieval French literature and language reflect and perpetuate the fear associated with contact between East and West. The first part focuses on the representation of the city of Babylon. The second explores the more positive aspects of the East, viewed as a land of wealth and luxury. The third part addresses the fear of otherness and the lack of understanding. Through the literary and linguistic signs preserved in medieval narrative genres, the East is transformed into a space of otherness, allowing a complete change of scene through language.

**KEYWORDS:** medieval literature, otherness, Est

**MOTS-CLÉS :** littérature médiévale, altérité, Orient

Pour la France, « L'Orient [...] a été une des plus grandes sources de l'imaginaire médiéval » (LE GOFF, 2014 : 24). Les Croisades et les échanges commerciaux ont permis d'entrer en contact avec ce

monde éloigné dans l'espace, la religion et la mentalité, qui représente la moitié de la terre habitée. C'est une région lointaine certes mais qui existe, les cartes médiévales l'indiquent<sup>1</sup>. C'est une région vaste, comprenant les territoires orientaux du bassin méditerranéen (donc l'Empire romain d'Orient et la Terre Sainte, l'Inde et l'Arabie, l'Afrique du Nord également, et jusqu'à la *Reconquista*, les royaumes musulmans d'Espagne). L'Orient fascine, il attire par ses richesses et son art de vivre tout autant qu'il fait frissonner par ses coutumes cruelles. Les romans et les chansons de geste de notre corpus (*La Chanson de Roland* dans la version du ms. d'Oxford, du XI<sup>e</sup> siècle ; *Amadas et Ydoine*, *La Chanson d'Aspremont*, *Floire et Blanchefleur* dans sa version aristocratique, le *Tristan* de Béroul du XII<sup>e</sup> siècle ; *Jehan et Blonde* et *Huon de Bordeaux*<sup>2</sup> en décasyllabes du XIII<sup>e</sup> siècle) exploitent le potentiel offert par ce monde différent pour faire vivre des aventures extraordinaires aux héros tout comme aux allocutaires.

L'objectif de cet article interdisciplinaire est de montrer, par des approches diverses des exemples tirés du corpus, la manière dont la littérature et la langue de la France médiévale conservent les traces des contacts entre ces deux parties du monde que sont l'Orient et l'Occident. D'une part, une réflexion onomastique, et plus précisément toponymique, permet de mieux comprendre le nom récurrent de Babylone dans le genre narratif ayant trait d'une manière ou d'une autre à l'Orient. Qu'elle soit lieu de l'action, permettant

---

<sup>1</sup> Ce sont les fameuses cartes en T, inutilisables en pratique, mais tellement riches de significations allégoriques en théorie : « Ces cartes se bornent en effet à la représentation circulaire du monde connu, qu'elles divisent en trois parties par un diamètre et un rayon perpendiculaires ; le diamètre correspond à l'axe Tanaïs-Nil, qui sépare l'Asie des deux autres continents ; le rayon à la Méditerranée, qui sépare l'Afrique de l'Europe. La figure on ne peut plus schématique ainsi obtenue évoque très directement la lettre T inscrite dans la lettre O, soit les initiales de l'objet représenté : *Orbis Terrarum* » (ARNAUD, 1990 : 33).

<sup>2</sup> Cette œuvre est considérée comme un « métissage entre chanson de geste et roman » par White-Le Goff (2010 : 10). Selon elle, le changement de tonalité (de l'épique au romanesque) intervient justement lors du passage en Orient. Néanmoins, d'autres chercheurs (notamment HAUGEARD, 2022) reviennent sur cette conception de l'influence du genre romanesque sur les chansons de geste tardives, préférant y déceler des traces folkloriques ou même un renouvellement endogène de motifs anciens.

l'insertion de descriptions encyclopédiques ruisselantes de pierres précieuses, ou juste une référence érudite au détour d'une phrase (d'un phrasème ?) pour suggérer l'orgueil, Babylone est la ville orientale par excellence à laquelle les écrivains médiévaux aiment se référer.

La deuxième partie propose une vision positive de l'Orient, vision tout à la fois spirituelle et matérielle. L'Orient tel qu'il apparaît dans notre corpus est un espace qui permet au personnage coupable de racheter ses fautes. Mais la société dans un sens plus large également peut profiter d'une certaine façon des objets importés d'Orient : l'analyse lexicale et ekphrastique de deux *realia* orientales (la *soie* et le jeu d'*échecs*) permet de relier le monde littéraire à la réalité sociale. Ce monde éloigné rend possible des aventures merveilleuses et permet également l'enrichissement de la langue par des lexies nouvelles.

Finalement, une approche mêlant narratologie et anthropologie est adoptée dans la troisième partie. Nous verrons comment la peur et l'incompréhension de l'altérité transparaissent dans les évocations narratives de l'Orient. Par le biais de coutumes *estranges*, d'émirs au *corage mult iriés et courouçiés*, l'écrivain dessine par ses adjectifs et ses verbes une image multiple et complexe de l'Orient, joignant la fascination aux frissons, et qui inspire à l'homme occidental à la fois l'admiration et la méfiance de l'Autre.

Ainsi, les traces linguistiques et littéraires de l'Orient présentes dans le genre narratif médiéval invitent au partage des connaissances tout comme au rêve et au malaise ; pour l'allocutaire, ces traces offrent un véritable dépaysement par la langue.

## 1. BABYLONE

Pour Balestracci, « c'est règle générale que chaque grande cité, surtout lorsqu'elle porte en elle des siècles d'histoire, possède également, dans l'imagination de celui qui la voit, un bagage "merveilleux", qui oscille entre souvenir, légende et miracle »<sup>3</sup> (2008 :

---

<sup>3</sup> « Di regola, ogni grande città, soprattutto quando si porta dietro secoli di storia, possiede anche, nell'immaginario di chi la vista, un bagaglio di "mirobolante", che oscilla fra memoria, leggenda e miracolo » [notre traduction].

140-141). C'est parfaitement le cas de Babylone, la ville mythique dont le nom se rencontre dans plusieurs œuvres du corpus. Dans cette partie onomastique, nous cherchons à dégager la sémantique du toponyme, en prêtant une attention particulière à la charge négative de Babylone (symbole biblique de l'orgueil), à son altérité (ville éloignée, située dans un ailleurs géographique et religieux) et à son caractère merveilleux (la beauté des lieux permet en effet des morceaux de bravoure descriptifs à l'écrivain). Qu'elle soit graphiée *Babilone*, *Babiloine*, ou peut-être même (et voilà qui complique la compréhension) *Baudas*, *Baudaire*, *Baldac*, *Baudac*<sup>4</sup> ; qu'elle « corresponde » à Babylone, l'ancienne capitale du royaume babylonien, dont les jardins suspendus faisaient partie des Merveilles du Monde, et où d'après certains historiens antiques connus par les clercs médiévaux, vint mourir Alexandre le Grand<sup>5</sup> ; lieu biblique de la captivité du peuple d'Israël, personnifiée en la « grande prostituée » de l'Apocalypse, orgueilleuse et corrompue ; ou plutôt à Bagdad, capitale du califat abbasside ; ou encore à Babel, avec sa tour symbole de la prétention humaine puis de la confusion linguistique ; peut-être à Byblos, avec sa citadelle croisée et son commerce de bois de cèdre ; voire même au Caire, ce qui semble être le cas pour la ville de *Huon*<sup>6</sup>. Elle comporte dans tous les cas un caractère péjoratif, en rapport avec son éloignement (ce qui est loin est différent, ce qui est différent fait peur, ce qui fait peur est mauvais), sa charge eschatologique héritée de la Bible, mais aussi avec sa différence de religion : Babylone – peu importe laquelle – est une ville musulmane.

---

<sup>4</sup> Les textes narratifs ne se soucient pas de faire la distinction. Les descriptions géographiques offrent plus de précision que les œuvres épiques et fictionnelles : en 1336, le frère dominicain Guillaume de Boldensele, dans son *Liber de quibusdam ultramarinis partibus*, distingue deux Babylone (une étant la « vraie », l'autre étant Bagdad) et une Babel. Néanmoins, Marco Polo et Rustichello da Pisa, dans le *Devisement dou Monde*, choisissent *Baudac*.

<sup>5</sup> Les auteurs antiques Quinte-Curce et Pseudo-Callisthène, insistent bien sur *l'hybris*, donc sur l'orgueil, de ce héros qui perd la vie à Babylone, cf. Harf-Lancner, 2000 : 52-53.

<sup>6</sup> Selon Besnardeau, « l'éloignement géographique représenté par l'Afrique et l'Orient va de pair avec une variété moindre dans les toponymes : [...] le(s) nom(s) suggère(nt) l'exotisme et la provenance fort lointaine » (2007 : 14).

### 1.1. Une ville symbolique de l'orgueil

Dans *Amadas et Ydoine*, le couple d'amants est tragiquement séparé (Ydoine est mariée contre son gré et vit cloîtrée, Amadas sombre dans la folie et disparaît). Pour se retrouver, les héros se déplacent entre la Bourgogne, la Toscane et Rome, parcourant un itinéraire correspondant à peu près à celui de la *Via Francigena*, cette voie de pèlerinage reliant l'Angleterre à la tombe de Saint Pierre<sup>7</sup>. Néanmoins, le nom de Babylone surgit deux fois dans les formules de comparaison *jusqu'en Babilone*, v. 168 et *que en Babiloine*, v. 3432. Le toponyme ne figure alors pas dans le roman comme lieu de la narration ; il y est uniquement présent pour des raisons stylistiques. Il s'agit d'une ville éloignée, avec une notion d'éloignement conséquent à la fois dans le temps et dans l'espace. À la première occurrence, lors du portrait typique présentant l'héroïne, la beauté d'Ydoine est telle qu'il faut aller à Babylone pour en trouver de plus belle, ou peut-être qu'il faut remonter à la Babylone antique même.

La pucele fu de grant pris.  
 Ne cuic qu'a cel jour fust trouvee  
 pucele ou monde plus loee.  
 Noumee fu par non Ydoine.  
 Je ne cuic jusqu'en Babilone  
 fust plus bele dame seüe. (*Amadas et Ydoine*, v. 164-169)

Peut-être qu'il faut comprendre Babylone comme un superlatif à valeur négative ? Au Moyen-Âge, c'est la Bible qui donne le plus d'informations sur le monde, et Babylone y figure comme une cité orgueilleuse. C'est la ville symbolique de l'orgueil des hommes, qui vit s'élever la Tour de Babel (*Livre de la Genèse* 11, 1-9) et qui accueille les Judéens en exil (comme nous le lisons à maintes reprises dans le *Deuxième Livre des Rois*, le *Deuxième Livre des Chroniques*, le *Livre d'Esdras*, le *Livre de Daniel*, les *Lamentations* et le *Psaume 137*). Dans l'*Apocalypse*, Babylone est la personnification de l'orgueil, le symbole d'une société corrompue. Ainsi, l'évocation par

<sup>7</sup> Szabó rappelle l'histoire de « l'invention » de cet itinéraire médiéval dans son article de 1996.

notre auteur anonyme de l'ancienne capitale d'un immense empire témoigne peut-être de sa connaissance du passé. Mais c'est la valeur symbolique de l'orgueil, héritée de la Bible, qui justifie avant tout son choix de Babylone. En effet, Ydoine est tellement orgueilleuse qu'elle se refuse de tomber amoureuse d'Amadas ; le toponyme fait alors signe comme une prolepse vers l'orgueil, terme que nous lisons quelques vers plus loin dans le portrait<sup>8</sup>.

[...] Mais une teche avoit en soi  
[...]*d'amour si sourquidie estoit*  
et si fiere et si orgilleuse,  
[...] qu'el ne prisoit en son corage,  
[...] nul home u monde [...].

Mult par estoit de grant orguel. (*Amadas et Ydoine*, v. 171-184)

À la deuxième occurrence, Amadas, revenu de la folie dans laquelle la perte d'Ydoine (mariée contre son gré) l'a plongé, préférerait être à Babylone que d'éprouver *hic et nunc* la honte qu'il éprouve. Peut-être indique-t-il par là qu'il préférerait à nouveau qu'Ydoine l'orgueilleuse le rejette et le laisse errer, comme il le lui demande (et ce qu'elle va refuser) ? Ou peut-être, à cette occasion, est-ce lui qui fait preuve d'orgueil en refusant l'aide qu'Ydoine lui a prodiguée ?

Tel ire en a et si grant duel  
qu'en Babiloine, son vuel,  
s'amast mix lores quë illuec.  
[...] « Douce amie, merci vous cri  
por Diu que m'en laissiés aler  
paine souffrir et endurer. (*Amadas et Ydoine*, v. 3432-3446)

L'élargissement du corpus permet par ailleurs de vérifier que cette alliance Babylone/orgueil semble être un usage singulier de l'auteur anonyme d'*Amadas et Ydoine*. La recherche lemmatique de Babylone dans d'autres œuvres de la même époque donne bien

---

<sup>8</sup> Pour une étude pragmatique et énonciative de ce passage, voir Horváthy, 2024.

quelques occurrences, mais celles-ci n'exploitent pas le rapport direct avec l'orgueil, se focalisant de préférence sur la richesse ou sur l'éloignement. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Babylone est l'une des limites spatiales, avec Gand, pour signaler la richesse (*Qu'avoir ne richesce n'en a / des Babiloine jusqu'a Gant*, v. 6720-6721). De même, dans *Jehan et Blonde*, c'est la valeur précieuse des objets qui est soulignée par le recours au toponyme (*Leur a envoiie deus hanas, / n'ot si rices dusk'a Baudas*, v. 5399-5400). Dans *La Chanson de Guillaume*, lorsque Rainouart, que Guillaume a oublié d'inviter au repas célébrant leur victoire commune, intègre le nom de la ville dans sa lamentation, c'est pour en faire la limite orientale du royaume qu'il convoite (*Si je voil faire, rei serrai coroné, / meie ert la terre tresqu'en Durester, / de Babiloine desqu'a Duraz sur mer*, v. 3365-3367). En effet, Babylone est tellement loin qu'elle forme souvent l'une des extrémités symboliques du monde. C'est de cet éloignement que nous allons parler désormais.

## 1.2. Une ville éloignée

La situation dans *Floire* est complexe, car deux villes sont évoquées : après neuf jours de navigation, Floire arrive au port de *Baudas* (v. 1394), en bord de mer, d'où il va se diriger vers *Babiloine* en caravane (v. 1406), dans les terres. Il est intéressant de noter que le trajet en bateau à travers la Méditerranée est indissociable de l'Orient. « La mer est un espace qui ouvre sur la découverte, les échanges commerciaux et les merveilles d'Orient », écrit Gorgieski (2016).

Dans la proluxe chanson de geste *Huon*, le héros éponyme est envoyé à Babylone par Charlemagne (*Il vous covient en Babillonne aller, / au roy Gaudisse .j. messaige conter*, v. 2378-2379) pour y accomplir une mission pratiquement impossible afin d'expié un meurtre (nous y reviendrons dans la deuxième partie). L'itinéraire passe par Rome où Huon assiste à la messe à Saint Pierre après avoir rencontré le Pape. À Brindisi (*Brandis*, v. 2613), Huon embarque sur un bateau pour arriver en Terre Sainte et à Jérusalem (*Sepulcre outremer*, v. 3896) où Huon va demander la protection de Dieu pour

sa mission. Cet itinéraire est tout à fait crédible et réaliste, connu et vérifiable : c'est l'ancienne route des pèlerins et des croisés<sup>9</sup>. Par contre, une fois avoir quitté la Terre Sainte, Huon traverse trois pays orientaux mystérieux (nous y reviendrons dans la troisième partie). Par ailleurs, ici, plus personne ne croit dans le Dieu des Chrétiens ; la religion, la conversion par la force et le massacre des païens occupent une place centrale dans cette chanson de geste. Finalement, c'est sur le dos d'un génie marin qu'Huon traverse la Mer Rouge, « frontière séparant univers connu et inconnu. [...] L'expression *oultre la mer Rouge* reviendra comme un leitmotiv [...] pour rappeler la distance mythique parcourue par Huon » écrivent Kibler et Suard (2003 : 133). La ville qu'il découvre une fois arrivé provoque alors son admiration.

### 1.3. Une ville à l'architecture remarquable

Après son long et périlleux trajet, Huon arrive enfin à Babylone, quatre fois désignée comme « *la bonne citeit* », jamais autrement, et entourée de prairies (v. 6492sq.). Faut-il voir là une description banale de ville médiévale entourée des prairies du seigneur, ou une allusion à des oasis, à la maîtrise mésopotamienne de l'irrigation ? L'épisode babylonien occupe les vers 5383 à 6996. Les descriptions sont moins nombreuses que dans *Floire et Blanchefleur*, mais nous avons quand même des murs, quatre ponts à franchir gardés par quatre portiers fort désobligeants (menace de poignet coupé au premier pont, v. 5540-45 ; portier *ajrez* [irrité] au deuxième pont, v. 5568-85 ; rien à signaler au troisième ; le quatrième portier est *fes [...] et fier, moult grant maltallant ait*, v. 5608, *tout li sang li muait*, v. 5610, il est bon musulman puisqu'il jure par Mahomet, v. 5611 ; il parle *fierement*, v. 5612, pour expliquer à Huon ce qui l'attend :

---

<sup>9</sup> « Jusqu'au début du XI<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage vers Jérusalem est une expédition maritime [...]. L'itinéraire classique [...] passe par l'Italie du Sud ; là, les pèlerins s'embarquent pour l'Égypte d'où ils rejoignent la Terre Sainte par terre. Sur leur route, la ville de Rome [est une étape importante] en raison de l'autorisation et de la bénédiction accordées par le Pape » (MICHAUD, 197 : 90).

A grant dollour ton corpz destrus serait ;  
 trestout tez membre de ton corpz saicherait  
 Et en .j. feu après les arderait. (v. 5623-25)

Le goût topique de l'esthétique orientale apparaît sous forme végétale et architecturale : une fontaine dont *de parraidis vint li ruix* (v. 5664) occupe le centre du *vergiez* planté de tous les arbres fruitiers possibles. L'Émir Gaudisse tient audience (v. 5532) sous un Arbre magique. L'Émir habite un palais orné de frises (*listez* apparaît automatiquement 5 fois, comme l'unique *epitheton ornans* de « palais »), dont nous allons surtout connaître la prison où Huon est rapidement jeté. La ville est remplie de milliers de païens qui s'adonnent à des activités typiquement orientales comme le décrivent une suite de distiques : chasse au faucon (*oiseller*, v. 5520), soins des chevaux, jeu d'échecs et de dés (v. 5524-5525), une « ville joyeuse » en somme, pour Suard (2002). Mais la peur rôde quand même pour Huon, car tous ces milliers le regardent et remarquent qu'il est étranger.

Mille en trouvait qui ferrent lez chevalz,  
 et aultre mille qui traient es travalz ;  
 Mille en trouvait qui jüent az eschas,  
 et aultre mille qui dez jus furent mas.  
 Mille en trouvait qui ens es pallais vont,  
 et aultre mille qui repairez en sont.  
 Tous cez millier ont regardez Huon. (v. 5522-5528)

Cette ville effervescente à l'architecture remarquable est également le lieu d'action de *Floire et Blanchefleur*. Elle est décrite<sup>10</sup> au héros dans le discours direct du pontonnier Daire, un personnage adjuvant qui devient un double du narrateur. La ville est caractérisée par ses murs épais, sa Tour aux Pucelles (peut-être la réminiscence de quelque ziggurat observé par des voyageurs occidentaux ou la remotivation de la tour de Babel biblique) avec son magnifique verger

<sup>10</sup> Par ailleurs, « la ville constitue un objet de description privilégiée au Moyen Âge », écrit Croizy-Nacquet (1994 : 26). La décrire est donc un topos de la littérature médiévale.

(éventuel souvenir des merveilleux jardins suspendus), ville d'architecture et d'œuvre d'art étonnantes et innovantes pour un Occidental du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces trois digressions descriptives concernent des œuvres créées : la ville a été construite, la tour est un chef d'œuvre qui rappelle le Phare d'Alexandrie, le jardin est parfaitement artificiel. Ces constructions mêlent magie (*encantement*, v. 1823) et génie humain (*grant conseil*, v. 1825 ; *cil qui les fist molt par fu sages*, v. 1840 ; *li engigniers fu molt sage*, v. 1852). L'eau courante provoque un grand étonnement – nous sommes au XIII<sup>e</sup> siècle ! Cette admiration est soulignée par Balestracci également (« Plus d'un voyageur resta admiratif du système hydraulique qui fournissait eau [à la ville] », 2008 : 140<sup>11</sup>). Le jardin de l'Émir est magnifique (*Li vergiers est et biax et grans, / nus n'est si biax ne si vaillans*, v. 1981-1982) clos de hauts murs, semblable à une encyclopédie réunissant tous les savoirs animaux, minéraux et végétaux. Comme dans un jardin botanique, on y trouve toutes sortes d'essences rares, qui raffolent les sens :

Il n'a soussiels arbres tant ciers  
 [...] dont il n'ait assés en cest ort,  
 [...] espisses assés  
 i a, qui flairent molt soués.  
 Il n'en a tant, mon essient,  
 entre Orient et Occident. (v. 2021-2034)

Le fleuve qui le traverse charrie des pierres précieuses déferlant en une cascade sonore, coordonnées par la simple conjonction *et* :

En icele eve de manieres  
 truevë on precieuses pierres ;  
 saffirs i a et calcidoines,  
 boines jagonses et sardoines,  
 rubis et jaspes et cristaus,  
 et topasses et boins esmaus. (v. 2013-2018)

<sup>11</sup> « Più di un viaggiatore resta ammirato dal sistema idraulico che la rifornisce di acqua » [notre traduction].

Des automates en forme d'oiseaux, mus par le vent, l'agrémentent de leur chant merveilleux (*Quant li oisiaus a grignor vent, / adont cante plus doucement*, v. 1995-1996). En son centre trône un arbre magique (*l'arbre d'amors*, v. 2048), en réalité un automate réglé pour faire plaisir à l'Émir. Les descriptions regorgent de tant de détails que l'on s'interroge sur la façon dont Daire est entré en possession de tant de connaissances sur ce *locus amoenus* qu'il qualifie lui-même d'impénétrable (*nus hom en la tor laiens / ne puet metre le pié*, v. 1954-1955).

Dusio & Robecchi, et également Kibler & Suard reconnaissent avec le plus de vraisemblance *Baudas* comme Alexandrie et *Babiloine* comme Le Caire. Mais est-ce vraiment la vraisemblance que nous devons chercher, comme lorsque nous cherchons sur la carte de la Méditerranée les lieux où se serait arrêté Ulysse pendant sa pérégrination ? Nous serions plutôt d'avis de nous laisser aller à la rêverie onomastique : laissons venir à nous tout ce que la pure et simple audition nous propose, le rêve de l'éloignement, du luxe, du raffinement en même temps que celui de la cruauté et de l'étrangeté. L'onomastique médiévale est une esthétique et une mise en mouvement d'un réseau de connaissances qui peuvent aller très loin, pas seulement (ou pas du tout ?) un moyen de connaissance du réel. Dans tous les cas, le nom propre participe à la création poétique, avec une part de mystère herméneutique qui invite à un déchiffrement savant. Le souci n'est pas de distinguer le réel de l'imaginaire, mais de suggérer à l'allocutaire des signes chargés de valeurs évocatrices. L'onomastique médiévale construit un réseau de signes dans le texte narratif, elle participe entièrement à la signifiante du texte, peu importe son degré d'exploitation. Babylone, qu'il s'agisse de la Babylone réelle, de Bagdad, de Babel, du Caire ou d'une autre localité encore – les textes épiques se souciant peu de la distinction précise –, est en tous cas un « lieu qui répond d'abord aux exigences littéraires et poétiques de l'œuvre » (DUSIO – ROBECCHI, 2017 : 99) où elle apparaît.

L'Orient invite au rêve, mais nous ne pouvons nous arrêter là. « Nous risquons fort de projeter seulement un certain romantisme du dépaysement et de l'exotisme et de manquer le réalisme fondamentalement objectif d'une représentation du XIII<sup>e</sup> siècle. L'Orient n'est pas un rêve, c'est un fait », écrit Connochie-Bourgne

(1982). Voyons les aspects réalistes de l'Orient tel que le présentent les œuvres narratives médiévales.

## 2. ORIENT RÉALISTE ET POSITIF

Les échanges ont permis la confrontation de deux civilisations. Les Orientaux, éventuellement « barbares » dans leur comportement et leur religion aux yeux des Occidentaux, ne le sont certainement pas dans leur aisance matérielle, leur maîtrise des sciences, leur confort architectural. Les déplacements vers l'Orient, ou du moins le rêve de s'y rendre, existent pour diverses raisons réelles et imaginaires. On peut même parler d'un Orient d'importation<sup>12</sup> qui vient en Occident via les luxueux produits qu'une classe sociale aisée recherche avec avidité. Cette partie propose l'étude ekphrastique de certains produits orientaux particulièrement appréciés par les Occidentaux, mais tout d'abord, expose certaines raisons littéraires de la présence d'Occidentaux en Outremer.

### 2.1. Le pèlerinage en Outremer, lieu de fuite, d'action expiatoire ou glorieuse

Dans le monde très religieux qu'est le Moyen Âge, il existe un système complexe de rachat des péchés au bénéfice du pécheur ou au bénéfice d'un tiers. Les œuvres de notre corpus présentent des personnages principaux ou secondaires qui ont commis une faute et doivent (obligation externe) ou cherchent (obligation interne) à expier cette faute. Parmi les punitions possibles et redoutables de l'expiation se trouvait le pèlerinage, tout particulièrement à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle et en Terre Sainte. Les trois villes se rencontrent dans trois œuvres de notre corpus.

---

<sup>12</sup> « L'autre Orient, revers de la médaille [...], celui de l'occupation sarrasine [ou maure, ou ottomane], un Orient d'importation cette fois qui tente de s'implanter sur le territoire des nations latines très chrétiennes telle la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal et qui les marquera dans son empreinte culturelle, artistique mais aussi linguistique » (LACROIX, 1988).

Dans *Floire et Blanchefleur*, qui se passe dans le « tout proche Orient de l'Espagne » (LABBÉ, 1990 : 385), les parents de Blanchefleur sont attaqués alors qu'ils se rendent en Galice sur la tombe de Saint-Jacques, mais le fait n'est pas exploité dans la suite de la narration, sinon que Blanchefleur va grandir dans un royaume andalou.

L'héroïne d'*Amadas et Ydoine* ne cherche pas l'expiation à un péché, mais la solution à son mauvais mariage. Son voyage a donc pour but Rome (« *aller voel a Saint Piere a Rome / en orison le saint requerre* », v. 2963-2963). Elle précise bien qu'elle veut s'adresser au saint (et non au Pape, ce que fera plus tard Huon, dans la chanson de geste tardive éponyme). Le but de son pèlerinage n'est pas la dévotion, mais l'obtention de sa guérison, une pratique pérégrine dont nous trouvons beaucoup d'attestations jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (GOOSSENS, 2005 : 214). Elle illustre bien ce qu'écrit Goossens, selon qui « l'idée que la prière du malade sera mieux exaucée sur le lieu qui est sacralisé par la présence des reliques terrestres d'un saint » (2005 : 214). Sa volonté semble sincère. Les préparatifs que son départ nécessite prouvent plusieurs choses : d'une part, une femme noble peut partir sans son mari ; d'autre part, elle doit prendre tout ce qui est nécessaire pour ce genre de voyage :

Coffres et bouges fait bien emplir,  
d'or et d'argent mult bien garnir,  
[...] Son oirre atorne com ains puet,  
car li cuens quant li estuet  
lo troeve assés et ricement,  
dras et chevaus, or et argent.  
Si li baille .V. cevaliers  
qio assés i vont volentiers  
[...] du comte atant le congié prent,  
si a accuellié son voiage  
envers Roume de bon corage,  
comme bien vraie pelerine,  
aui toute est a saint Piere acline,  
car el ne quiert ne ne convoite.  
(*Amadas et Ydoine*, v. 2999-3017)

La description des préparatifs, ironiquement, prend plus de temps (19 vers) que la description de l'itinéraire jusqu'à Lucques (2 vers), étape réellement importante sur la *via Francigena* reliant la Bourgogne à Rome, mais également étape cruciale dans la narration, puisque c'est là qu'elle retrouvera son amant<sup>13</sup>.

Ydoine retrouve donc Amadas à Lucques. Le jeune homme est fou, tellement fou qu'il n'y a, par un commentaire du narrateur, pas plus *fol jusqu'à Halap* (v. 1800). Cette hyperbole géographique employant Alep est en fait une prolepse narrative, tout comme l'était Babylone pour suggérer l'orgueil d'Ydoine : lorsque, guéri, Amadas revient dans le monde, le jeune homme annonce « *Je vieng tot droit d'outre la mer* » (v. 3816). Par cette déclaration, il apporte une justification suffisante, et obtient même la gloire et le pardon. Nous n'avons pas besoin de savoir les raisons de cette présence imaginaire en Outremer, Ydoine dirige la conversation en passant évasivement sur les causes de cette absence :

Signeur [...] de lui savés, cou est la somme,  
com a esté hors de sa terre,  
ne sai ou, aventures querre.  
Or vient, ce dist, au mien avis,  
d'outre la mer, d'autre pais. (*Amadas et Ydoine*, v. 3931-3936)

Les héros ne s'enfoncent pas dans les explications du voyage au point de lui donner un caractère de pèlerinage de dévotion, d'obtention de guérison miraculeuse ou de pèlerinage pénitentiel. Bien lavé, fraîchement rasé, vêtu de beaux vêtements, Amadas présenté aux yeux de tous comme de retour d'Outremer fait une entrée magnanime chez le Bourgeois qui lui, est informé de tout ; il porte sur la tête de *Jherusalem un capel* (littéralement un chapeau de Jérusalem). La locution occupant l'ensemble du vers 3682 est un hapax désignant sans aucun doute un couvre-chef oriental, sans plus de précision, véritable pièce de déguisement pour ancrer le retour dans le monde social d'Amadas que tous croyaient perdu, et l'ancrer de façon festive,

<sup>13</sup> Ydoine poursuivra toutefois son pèlerinage jusqu'à Rome, et c'est sur le chemin du retour, en une nouvelle péripétie orchestrée par l'auteur-narrateur, qu'elle sera enlevée par un mystérieux chevalier-faé.

glorieuse et indubitable : il était absent car il était outremer, son habillement le prouve, un outremer qui était en réalité l'outremonde de la folie, au-delà des limites de la société.

Les pèlerinages présents dans *Huon de Bordeaux* sont d'une autre nature. Toute l'aventure du héros découle de la punition que Charlemagne inflige à Huon. Le jeune homme est puni pour le meurtre qu'il a commis. Il s'agit selon la typologie de Goossens d'un pèlerinage pénitentiel, « une catégorie à part » (2005 : 217), ou le coupable est condamné par une instance (la justice carolingienne en l'occurrence) à accomplir le pèlerinage avec toute une série d'obligations et d'interdictions. Effectivement, Huon ne doit pas seulement arriver à Babylone, il doit passer par Rome pour assister à la messe du Pape, puis se recueillir sur les lieux saints de Jérusalem. « Pour obtenir son pardon, Huon doit aller porter à l'émir Gaudisse, à Babylone, un terrible message. Après avoir coupé la tête du premier Sarrasin rencontré à la table de l'empereur et avoir donné trois baisers à sa fille, il exigera un tribut mais surtout devra rapporter à l'empereur les moustaches de l'émir et quatre molaires arrachées à sa bouche, tout cela sans l'aide d'aucun Chrétien », précise la préface de l'édition consultée (2003 : XII). Ces conditions font effectivement signe vers le pèlerinage pénitentiel dont parle Goossens.

Le long de son parcours, Huon fait la connaissance d'un personnage complexe, Gériaume, dont la présence en Terre Sainte découle bien d'un pèlerinage pénitentiel : la famille du chevalier tué accorde son pardon au meurtrier à condition que celui-ci se rende en Terre Sainte.

Quant je fus jonne et novialz adoubér,  
 une chevalier ocis, si m'aiist Dey,  
 [...] Paix en fuit faite et s'en fui acordés,  
 por tant c'allaisse au Sepulcre outremer.  
 Je vins sa oultre, ici sus arivér,  
 Je fis ma voie loailment san doubter,  
 [...] En paiennie ait plus de .xxx. an meis. (*Huon*, v. 3090-3106)

En effet, « presque tous les délits possibles pouvaient être ainsi punis par des pèlerinages » (GOOSSENS, 2005 : 217), dont certains étaient de véritables exils, sans retour possible en Occident, ce qui

semble être le cas pour Gériaume, qui, après avoir été capturé par des Sarrasins, a finalement lui-même transformé sa présence outremer en exil volontaire. Ce sont là deux exemples de pèlerinages pénitentiels, déplacements qui relèvent du « système pénitentiel de l'Église médiévale et [constituent] soit une œuvre expiatoire [...] tendant à procurer au pécheur la rémission effective de ses fautes, soit même une variété authentique de la *paenitentia* sacramentelle » (VOGEL, 1964 : 113-114).

Il est cependant indéniable que pendant leur présence forcée ou voulue en Terre Sainte, les Occidentaux découvrent des éléments nouveaux de la vie quotidienne locale, et qu'ils se plaisent à ramener dans leur contrée d'origine.

## 2.2. Enrichissement matériel

« Il est bien connu que les élites médiévales n'ont pas seulement apprécié les produits de luxe mais qu'elles ont aussi marqué une nette prédilection pour le luxe au goût exotique. [...] Plus que les autres objets de luxe, les objets "orientaux" ont été porteurs de prestige. Leur prix n'était pas seulement très élevé, mais leur rareté et l'attraction évidente de l'exotisme qu'ils représentaient, la sensation d'un monde plus riche et plus raffiné dont ils étaient porteurs furent tels qu'ils fonctionnaient de manière encore plus efficace comme objets de distinction sociale et culturelle », écrit Stabel (2011 : 21). Les produits orientaux, qui arrivent en Occident par l'intermédiaire des grands ports comme Venise et Gênes pour l'Europe méridionale, ou Bruges pour l'Europe septentrionale, et que l'on peut acquérir aux foires de Champagne par exemple, sont appréciés au Moyen-Âge : les matières premières pour les teinturiers, les épices, et les matières manufacturées, les armes, les bijoux, les tapis, les automates, les soieries et les étoffes précieuses. Ce sont des produits de luxe, chers et dont l'usage est réservé aux nobles, qui peuvent ainsi affirmer leur supériorité, le prestige de leur rang social.

Chaque produit importé, y compris les animaux (chevaux et oiseaux de proie), mériterait une étude à part entière. Nous n'évoquerons ici que quelques biens de consommation orientaux, surtout vestimentaires. À la cour irlandaise du roi Marc, Yseult porte

des soieries provenant de *Baudas* (*Tristan*, v. 3904), la traduction consultée propose Bagdad pour cette ville. Dans *Jehan et Blonde, deus hanas*, / *n'ot si rices dusk'a Baudas* (v. 399-400), sont posés sur la table du Comte d'Oxford.

Lorsqu'Amadas revient soi-disant de Terre Sainte, il porte un *capel de Jérusalem* (*Amadas et Ydoine*, v. 3682) ; dans le même roman, lorsqu'Ydoine, considérée comme morte, est enterrée, elle est *ensevelie / en un cier paille de Surie* (v. 5313-14). Huon, dans sa longue route jusqu'à Babylone, traverse le Pays de Foi, où l'ordre de la nature est inversé : le tissu le plus fragile résiste au feu, *si grant y est et foy et loialteit, / en sandialz cusent lez gaistialz bulletez*, (*Huon de Bordeaux*, v. 2940-29 41).

Tout le monde connaît la route de la soie. Marco Polo lui-même décrit ainsi la (vraie) ville de Bagdad : *En Baudac se laborent de mantes faison de dras dorés et de soie: ce sunt nassit et nac et cremosi, et de deverses manieres laborés a bestes et ausiaus mout richemant* (*Devisement du monde*, XXIV, 4-5). Les textes prouvent que la recherche de la soie n'est pas un mythe. De véritables expéditions sont organisées vers ces lointaines contrées séricicoles, avant que les villes européennes (Lucques, Venise, Bologne entre autres en Italie, Lyon et Tours par exemple en France) se mettent à en fabriquer (Racine, 2004, résume bien cette évolution, de l'import de soie grège à la production, en passant par la transformation, qui permet l'enrichissement de ces cités mais aussi des ports où accostent les navires marchands). Ainsi, ces quelques exemples montrent que la noblesse féodale appréciait les draperies précieuses venues d'Orient, symboles luxueux de l'élégance, jusque dans la tombe. Chaque étoffe de soie avait une appellation particulière (nous renvoyons aux notes 19 à 24 de l'article de Racine, 2004), et nous réservons une étude lexicale pour un autre terme.

### 2.3. Enrichissement lexical : l'exemple de la *realia échecs*

Tout au long du Moyen-Âge, la langue française (nous entendons par cet hyperonyme les différents dialectes de la langue d'oïl) s'enrichit d'une centaine de lexies nouvelles grâce aux contacts entre Orient et Occident : des notions de navigation (arsenal, azimuth, récif, zénith) et de sciences (algèbre, chiffre, zéro), domaines bien

maîtrisés par les Arabes, mais aussi des biens de consommation (abricot, coton, satin) intègrent le français sous forme d'emprunts par l'intermédiaire d'autres langues (espagnol, portugais, italien). Intéressons-nous au terme « échecs » présent dans *La Chanson de Roland*, *Floire et Blanchefleur* et *Huon de Bordeaux*.

Pour entrer dans la Tour aux Pucelles, Floire doit battre le portier aux échecs (*Floire et Blanchefleur*, v.2210-2211, *De juer as eskés l'envie. / Floires li dist qu'il joëroit*). Une fois que les trois parties sont remportées (*Floire et Blanchefleur*, v.2217-2220, *Au roc em prent un grant tropel / Floires, si dist eschec moult bel. / Quant li huissier est perceüz, / bien set que ses geuz est perduz*), Floire parvient à son but : retrouver Blanchefleur retenue prisonnière dans la Tour.

Dans *Huon de Bordeaux*, le jeu d'échec prend une teinte érotico-morbide : l'Émir Yvorin propose un jeu sinistre au héros, quelque soit l'issue de la partie :

J'ai une fille qui moult ait de bialteit,  
 dez aschas sceit a moult grande planteit ;  
 ains ne la vis de nul homme mater.  
 A lié t'estuet, per Mahomet, jüer  
 par tel couvent, c'elle te puet maiter,  
 trestout errant arais le chief copér.  
 L'autre partie te covient escouteir:  
 que, se tu pués ma fille au jeu mater,  
 dedens sa chambre ferait ung lit parer,  
 avec ma fille trestoute neut girez,  
 de li ferez toute vous vollanteit. (v. 7740-7750)

La maîtrise du jeu d'échec est un élément narratologique qui permet de créer le suspens tragique autour du héros et d'ancrer l'action dans la réalité : en Orient, on joue aux échecs. Ce jeu était inconnu dans l'Antiquité gréco-latine. Arrivé d'Orient à la fois par le sud (grâce aux croisés et à l'occupation musulmane dans des royaumes andalous) et par le nord (grâce aux marchands scandinaves), il a eu beaucoup de succès en Occident. « Jeu de guerre, de tactique militaire, les échecs connurent en Occident, dès le XII<sup>e</sup> siècle, un vif succès auprès de la noblesse. La maîtrise des échecs entre ainsi dans la formation des jeunes princes au même titre que le maniement des

armes » (CAUNEAU – PHILIPPE, 1996 : 11). Le terme persan *shâh*, le roi, est arrivé en français via l'espagnol pour désigner le jeu<sup>14</sup>. Très vite, il devient un jeu de table apprécié et controversé (sa version jouée aux dés substituait en effet le simple hasard à la stratégie et à la réflexion). Les soldats tout comme les nobles, les jeunes tout comme les vieux y jouent (*Sur palies blancs siedent cil cevaler, / as tables juent pur els esbaneier, / e as eschecs li saive e li veill, La Chanson de Roland*, v. 110-112). Un autre « échec » lui préexistait cependant, provenant du germanique *skak* ; ce terme s'emploie pour le butin issu d'un pillage (*Mult grant eschec en unt si chevaler / d'or e d'argent e de guarnemenz chers, La Chanson de Roland*, v. 99-100). La locution de victoire « échec et mat » quant à elle est une alliance entre ce *shâh* persan et l'arabe *mat*, mort (dans *Jehan et Blonde*, nous en trouvons un exemple : *de jus de cambres seut assés, / d'eschés, de tables et de des, / [...]souvent li dist eschek et mat*, v. 399sq.). Comme dans le cas d'*eschec*, un autre *mate* existait déjà en ancien français, issu du bas latin *mattus*. Avec cette étymologie, *mate* signifie « abattu, vaincu, humilié, triste » (nous le trouvons par exemple en-dehors de notre corpus dans *Cligès, Car triste et mat estoient tuit*, v. 5594). Si l'adjectif *mat* a survécu en français moderne (dans le sens de « terne, sans éclat »), l'*eschec* d'origine germanique a été remplacé par *butin*<sup>15</sup>.

Ainsi, nous pouvons tirer diverses conclusions de la présence des échecs dans les textes narratifs médiévaux : d'une part, ce jeu inconnu des Occidentaux a été découvert et apprécié en Orient, importé et intégré linguistiquement et matériellement avec succès<sup>16</sup> à la civilisation féodale. D'autre part, tout particulièrement en littérature, une partie d'échecs permet l'avancée de l'action, tout en servant de décor réaliste aux personnages orientaux. Mais d'autres activités, comportements et descriptions lisibles dans les œuvres du corpus présentent un tableau bien différent de l'Orient.

<sup>14</sup> Voir l'étude de Horváthy, 2023, dans *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*.

<sup>15</sup> Les données étymologiques proviennent du *Dictionnaire de l'Ancien français* de Greimas.

<sup>16</sup> Quand bien même sa version avec dés, omettant toute stratégie pour ne laisser place qu'au seul hasard, a été vivement critiqué par l'Église, Saint Louis ayant même prononcé sa condamnation au même titre que les jeux de hasard.

### 3. ORIENT NÉGATIF

Enfin, la peur et l'incompréhension de l'altérité transparaisent également dans les évocations fictives de l'Orient. Nous rencontrons dans certaines œuvres des personnages au *corage mult iriés et courouçiés* avec des coutumes *estranges*. « Le roman courtois conforte la vision d'un Sarrasin brutal et intolérant, mais ajoute le piment de l'exotisme, du raffinement pervers, du luxe corrupteur, de l'érotisme exotique » (FLORI, 2005 : 96) ; quant aux chefs musulmans de chanson de geste, ils sont caractérisés par leur redoutable force au combat. Ce qui est habituel, familier, quotidien pour un oriental est autre, divers, étrange, merveilleux, inconnu pour un occidental. Tout est question de point de vue, et l'inconnu fait peur.

#### 3.1. Une terre de souffrances

Dans *Huon*, l'Orient, désigné dès le prologue comme un lieu de souffrance, est indiqué par son emplacement géographique lui-même caractérisé négativement : *et souffrit moult de mal oultre la mer salvaige* (v. 7). Pour arriver à Babylone, après la route connue des Croisés, après le séjour près de la Mer Rouge séparant les mondes connus et inconnus, le protagoniste doit traverser trois contrées orientales marquées négativement : tout d'abord la terre de Femenie (décrite en 5 vers), qui n'est pas le territoire enchanté des Amazones, mais une terre de famine et de désolation ; linguistiquement, tous les verbes sont négatifs, mimétiques de l'inaction ambiante :

Per Femmenie s'an est oultre paisez,  
c'est une terre ou moult ait poverteit,  
sollail n'i lust, femme n'i puet porter,  
chien n'i abaie ne coc n'i puet chanter.  
En celle terre n'ait gaire demourér. (v. 2922-2927)

Vient ensuite la terre des Coumans, une peuplade d'Europe centrale, transformée dans le texte en un peuple barbare, au corps monstrueux et mangeur de chair crue. 11 vers leur sont consacrés :

Ens la terre des Coumants sont entrés,  
 c'est une gens qui ne goust de bleif,  
 maix la chair crue mainge come waingnon dervez ;  
 tout adez geisent au vant et a l'orés,  
 il n'i ont dras ne chausse ne sollez,  
 les eulx ont rouge com charbon alumez,  
 plux sont vellus que viaitre ne singler,  
 de lour oreille sont tous acouvetez.  
 Li anffe Hue lez redoubtait assez ;  
 c'est pour niant, il ne li feront meil.  
 Plux tost qu'il puet s'an est d'illuec torne. (v. 2928-2937)

Finalement, Huon parcourt la Terre de Foi. 9 vers suffisent à dépeindre ce véritable monde à l'envers, où les aliments cuisent au feu dans des enveloppes de soie :

Permy la terre de Foid est trespaissez:  
 si grant y est et foy et loialteit,  
 en sandialz cusent lez gaistialz bulletez:  
 la persoit on qui ait fait malvisteit.  
 Que ainsoy vient en la contree es bleis  
 ainsoy en prant tout a sa vollanteit,  
 que ja pour homme ne li yert deveés ;  
 en celle terre n'ait gaires arestér,  
 outre s'an paise Hue li baicheler. (v. 2941-2947)

Le lecteur moderne s'étonne de cette pseudo-anthropologie qui rappelle le conte folklorique et fait signe vers les bestiaires fantastiques, avec un écho des Panotéens<sup>17</sup>, ces êtres aux oreilles si grandes qu'ils pouvaient s'enrouler dedans pour dormir. Aucun des êtres rencontrés n'entre en contact avec Huon. Personne ne fait de mal au chevalier franc en voyage. Mais pour l'allocutaire médiéval, l'évocation de cet imaginaire mythique effrayant, ce *locus horribilis* que le héros traverse sans y séjourner, permet avant tout de mettre en relief l'éloignement et la difficulté d'accès de Babylone, véritable but

---

<sup>17</sup> Voir l'article de Lecouteux, 1980.

du voyage. Une fois arrivé sur place cependant, le héros affronte des personnages bien différents.

### 3.2. Des personnages cruels, impulsifs et violents

Dans *Huon*, le héros arrivé à Babylone a pour interlocuteur l'Émir Gaudisse, caractérisé au v. 3064 en ces termes (c'est Huon qui le décrit) : *ung fel roy mescreant*. Tout est dit : sa religion païenne (les sarrasins étaient considérés comme des païens polythéistes dans la chanson de geste), sa fonction sociale et sa cruauté. C'est un personnage explosif, prompt à la colère ; il ne parle pas, il crie. Chacune de ses paroles est un ordre accompagné d'une menace de mort imminente en cas de non-obéissance. Les malheureux serviteurs vivent dans la peur. Nous lisons un exemple aux vers 5821 et suivants :

A haulte voix commansait a crier :  
« Paien, fait il, en sus de li esteit !  
Que, per Mahon ad cui je vuel orer,  
il n'ait sceans Sairaisin ne Escler  
tant soit hault hon, c'il li faisoit nulz meil,  
ne soit panduit a ung arbre ramez. »  
Adont lou laisse[nt] paien tout quoy ester,  
car il redoubte[nt] le commant l'amirelz.

Ce motif (phrase d'introduction du discours direct, appellation, juron, ordre, menace, réaction des serviteurs) se répète de multiples fois. La répétition tout en variations tourne au procédé comique, comme le souligne Suard : « Le plaisant, dans *Huon*, ressortit le plus souvent au comique de situation, qui fait jouer les ressorts traditionnels de l'opposition, grâce à la succession de scènes contrastées ou d'attitudes opposées du personnage à l'intérieur de scènes données » (2002).

L'Émir de *Floire et Blanchefleur* est lui aussi de caractère versatile. Il n'a pas le droit à une description physique détaillée ni à un prénom le désignant ; néanmoins, son caractère transparaît au fil de l'œuvre : sa cruauté et sa violence impulsive (v. 2654, lorsqu'il veut

tuer tout de suite, *eneslepas*, les amants), la soudaine jalousie qui s’empare de toute sa personne (*Li rois entra en jalousie*, v. 2605 ; *De jalousie trestous art*, v. 2614 ; *Griement le point la jalousie*, v. 2644). Dans sa Tour aux Pucelles, il a un harem de 140 odalisques. Aux vers 1965-1978, Daire explique au héros (et par cette technique narratologique, aux allocutaires) le double rituel annuel de l’Émir. Chaque année, en effet, cet Émir rassemble les jeunes filles de sa Tour dans son jardin merveilleux, au centre duquel se trouve l’Arbre d’Amour, arbre magique entièrement artificiel, éternellement fleuri et dont une fleur se détache comme par hasard (terme arabe également), par magie (*par encantement*, v. 2091) sur la demoiselle que l’Émir veut justement prendre pour femme. Il l’épouse alors en grandes pompes et la chérit sincèrement et fidèlement une année entière (*Li amirals tel costume a / que une feme o lui tenra/un an plenier et noient plus*, v. 1965-67). Quand l’année est passée, il la met à mort et en choisit une nouvelle ; cette coutume est évoquée en une certaine forme de cynisme morbide : *a la dame est l’onors rendue*, v. 1972.

### 3.3. D’étonnants retournements de situation

Pourtant, dans *Floire et Blanchefleur* tout comme dans *Huon de Bordeaux*, un étrange retournement de situation vient modifier le cours des événements. L’Émir de *Floire* n’est pas insensible malgré tout : subitement attendri par le couple, il pardonne aux amoureux surpris dans les bras l’un de l’autre ; il *fait molt que prous* (v. 3109), agit avec *grant francise*, (v. 3111), adoube, tel un seigneur occidental, Floire chevalier (v. 3120), célèbre fastueusement les noces de Floire et Blanchefleur qu’il voulait tantôt faire tuer sans jugement et promet à Claris, l’amie de l’héroïne, de renoncer à sa coutume cruelle, de l’épouser sans la mettre à mort un an après. Il veut même retenir le jeune couple en son royaume (v. 3126-3136).

L’Émir Gaudisse aussi connaît un changement complet de comportement lorsqu’arrive à son palais le Géant<sup>18</sup>. Mais loin de la magnanimité de l’Émir de *Floire et Blanchefleur*, l’Émir Gaudisse

<sup>18</sup> Le monstre oriental a souvent une déformation physique, la taille démesurée en fait partie.

devient en fait complètement ridicule, se transformant en marionnette devant ce Géant qui le menace et le maltraite. Infantilisé et tremblant à son tour, il ne menace plus ses gens, il les supplie mais personne ne réagit. Finalement, lui qui hurlait et semblait invincible, *si commanse a plorer* (v. 6575) et accepte même *a estre en France serf clamez* (v. 6640). C'est dans ce moment de faiblesse extrême que le héros triomphe de l'Émir (qui est tué car il refuse de se convertir, seule condition à laquelle Huon aurait accepté de le secourir). Huon peut alors accomplir pleinement sa mission (ramener les moustaches et les molaires de l'Émir).

Ainsi, pour répondre aux attentes d'un Moyen-Âge friand de descriptions s'éloignant de l'ordinaire, l'écrivain dessine par ses adjectifs et ses verbes un Orient inquiétant et étrange, aux personnages colériques et impulsifs, aux coutumes inhabituelles, dont le héros doit triompher. Il en triomphe effectivement, notamment parce que sa foi est supérieure. Mais cet Orient peut aussi être dédramatisé par le comique de répétition.

## CONCLUSION

Un double Orient s'introduit dans les textes narratifs de langues d'oïl à partir du XII<sup>e</sup> siècle : d'une part, un Orient factuel, reflet d'une certaine réalité, que l'on peut observer à partir de données récoltées lors des croisades, des voyages commerciaux, des pèlerinages, et dont les savoirs peuvent être rassemblés dans les encyclopédies ; et d'autre part, un Orient onirique, séjour de l'imaginaire, avec ses représentations héritées du monde antique, lieu d'actions, de peur, de cruauté, tout autant que d'émerveillement, de raffinement, d'inventions et de délicatesse. L'Orient médiéval est multiple : onirique et réel, différent qui tend à l'effrayant et différent qui suscite l'admiration. Que l'Orient évoqué par les textes narratifs médiévaux corresponde complètement à la réalité, qu'il soit vrai ou pas, n'est pas ce qui compte. L'important est qu'il fasse écho aux descriptions bibliques, qu'il s'inspire des descriptions des pèlerins et des croisés de Terre Sainte (ALAMICHEL, 2008, « Les voyageurs du Moyen Âge racontent ce qu'ils ont vu tout comme ce qu'ils n'ont pas vu, tirant de

la littérature savante de quoi pimenter leurs récits »), qu'il s'installe dans le quotidien sous formes de luxueux biens de consommation, qu'il suscite des sensations « d'utopie orientale » (GAULLIER-BOUGASSASS, 2003 : 18) auprès des allocutaires. Jusqu'à la découverte de l'Amérique, l'univers méditerranéen fut le centre du monde, la croisée de l'Orient et de l'Occident, région de contacts, d'échange et de méfiance. La découverte du Nouveau Monde n'estompe pas complètement la fascination pour l'Orient, pensons aux turqueries de l'âge baroque (*Indes galantes*, *Bourgeois gentilhomme*) ou à l'orientalisme (Chateaubriand, Flaubert ou Delacroix, Ingres, ou encore Loti) des romantiques. Mais ces Orient-là font plus rêver (notamment la traduction des *Mille et une nuits*) ou rire, l'auditoire est pleinement conscient qu'ils sont des fantasmes exotiques d'un Occident à la fois désenchanté et habité d'un sentiment de supériorité. L'Orient littéraire médiéval était un espace esthétique créé par les descriptions de personnages, de coutumes et d'architecture, il invitait à une rêverie qui faisait frissonner l'allocutaire de l'époque car il ne pouvait pas vraiment vérifier par lui-même. La langue est la gardienne de ces contacts et de ces rêves, et la littérature narrative, gardienne de la langue, les présente au lecteur d'aujourd'hui.

## BIBLIOGRAPHIE – LE CORPUS

- ANONYME (2020) : *Amadas et Ydoine. Traduction et présentation par Christine Ferlampin-Acher et Denis Hüe*. Paris, Honoré Champion.
- ANONYME (2003) : *Huon de Bordeaux. Édition bilingue établie, traduite, présentée et annotée par William W.Kliber et François Suard*. Paris, Honoré Champion.
- ANONYME (2003) : *La Chanson de Roland. Éditée par Cesare Segre*. Genève, Droz.
- ANONYME (2008) : *La Chanson d'Aspremont. Présentation, édition et traduction par François Suard*. Paris, Honoré Champion.
- BÉROUL (1957) : *Le Roman de Tristan, poème du XIIème siècle. Édité par Ernest Muret*. Paris, Honoré Champion.
- BÉROUL (2000) : *Le Roman de Tristan. Édition de Philippe Walter et Corina Stanesco*. Paris, Le Livre de Poche.

- CHRÉTIEN DE TROYES (2006) : *Cligès ou la Fausse morte. Édition bilingue par Laurence Harf-Lancner, publiée par A. Micha.* Paris, Honoré Champion.
- PHILIPPE DE RÉMI (1984) : *Jehan et Blonde. Édité par Sylvie Lecuyer.* Paris, Honoré Champion.
- PHILIPPE DE RÉMI (1987) : *Jehan et Blonde. Traduit en français moderne par Sylvie Lecuyer.* Paris, Honoré Champion.
- ROBERT D'ORBIGNY (2003) : *Le Conte de Floire et Blanchefleur. Publié, traduit, présenté et annoté par Jean-Luc Leclanche.* Paris, Honoré Champion.

### BIBLIOGRAPHIE – LES OUVRAGES CONSULTÉS

- ALAMICHEL, Marie-Françoise (2008) : Merveilles et émerveillement : l'Orient des auteurs du Moyen Âge anglais. In : *Rêver d'Orient, connaître l'Orient : Visions de l'Orient dans l'art et la littérature britanniques.* Lyon, ENS Éditions, disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.747> [consulté le 27 décembre 2024].
- ARNAUD, Pascal (1990) : *Plurima Orbis Imago.* Lectures conventionnelles des cartes au Moyen Âge. In : *Médiévales, Espaces du Moyen-âge*, (18), 33-51.
- BALESTRACCI, Duccio (2008) : *Terre ignote strana gente. Storie di viaggiatori medievali.* Bari, Laterza.
- CAUNEAU, Jean-Michel – PHILIPPE Dominique (1996) : *Le Jeu des échecs moralisés* de Guillaume de Saint-André. In : *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest.* Tome 103, numéro 1, 7-65.
- CONNOCHIE-BOURGNE, Chantal (1982) : L'Orient, réalité et discours, dans l'Image du monde. In : *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval.* Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, disponible en ligne sur : <http://books.openedition.org/pup/2859> [consulté le 9 janvier 2025].
- CROIZY-NAQUET, Catherine (1994) : *Thèbes, Troie et Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XIIème siècle.* Paris, Honoré Champion. Collection « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge ».
- DUSIO, Cristina – ROBECCHI, Marco (2017) : *Baudaire* et la littérature médiévale de l'Occident chrétien : entre mythe et géographie. Le cas de la *Bataille Loquifer*. In : *Questes*, (35), 99-114.

- FLORI, Jean – SÉNAC, Philippe (2000) : L'Occident médiéval face à l'islam. L'image de l'autre. In : Cahiers de civilisation médiévale. In : *La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives*, (189), 95-97.
- GAULLIER-BOUGASSAS, Catherine (2003) : *La tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire médiéval de l'autre*. Paris, Honoré Champion, Collection « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge ».
- GORGIEVSKI, Sandra (2016) : Voyages outremer, à nuls autres pareils ? Mers et fleuves d'Orient dans le programme iconographique du manuscrit Royal 19 D I (1333-1340). In : *Babel*, (33), disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.4000/babel.4551> [consulté le 9 janvier 2025].
- GOOSSENS, Jean (2005) : Types de pèlerinages au Moyen Age. In : *Roczniki humanistyczne* (53), 207-224.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1989) : *Dictionnaire de l'Ancien français*. Paris, Larousse.
- HARF-LANCNER, Laurence (2000) : Alexandre le Grand dans les romans français du Moyen Âge. Un héros de la démesure. In : *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age*, (112), 51-63.
- HAUGEARD, Philippe (2022) : Influence romanesque ou combinatoire épique ? Frontières génériques et déplacements géographiques dans "Aye d'Avignon". In : *Atlantide - Cahiers de l'EA 4276 L'Antique, le Moderne, La chanson de geste aux frontières, aux frontières de la chanson de geste*, (13), 9-17.
- HORVÁTHY, Sára (2024) : « Dex, ja est la parole bele ! (*Cligès*, v. 1376) ». Approches énonciative et pragmatique de la parole romanesque courtoise. In : *Encomia* (45), Classiques Garnier Flammarion, 75-101.
- HORVÁTHY, Sára (2023) : « Si saip moult bien au jeu d'eschet juer » (*Huon de Bordeaux*, 7721). Un jeu oriental en Occident médiéval. In : *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, (64), 381-399, disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.1556/068.2024.00147> [consulté le 21 janvier 2025].
- LABBÉ, Alain (1990) : Les jardins de l'Espagne mauresque dans l'imaginaire épique. In : *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, (21), 385-405.
- LACROIX, Jean (1988) : L'Orient, sésame de l'aventure linguistique dans l'épopée italienne et hispanique. In : *De l'étranger à l'étrange ou la conjoncture de la merveille*. Presses universitaires de Provence. Disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.4000/books.pup.3296> [consulté le 02 novembre 2024].

- LECOUTEUX, Claude (1980) : Les *Panotéens* : sources, diffusions, emploi. In : *Études germaniques*, (35), 253-266.
- LE GOFF, Jacques (2014) : *Héros et merveilles du Moyen Âge*. Paris, Points Histoire.
- MICHEAU, Françoise (1978) : Les itinéraires maritimes et continentaux des pèlerinages vers Jérusalem. In : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 9<sup>e</sup> congrès, Dijon, 1978. Occident et Orient au Xe siècle*, 79-104, disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.3406/shmes.1978.1275> [consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2025].
- RACINE, Pierre (2004) : Lucques, Gênes et le trafic de la soie (v. 1250-v. 1340). In : *Chemins d'outre-mer*, Éditions de la Sorbonne, disponible en ligne sur : <https://doi.org/10.4000/books.pSORBONNE.4002> [consulté le 23 mars 2025].
- STABEL, Peter (2011) : Le goût pour l'Orient. Demande cosmopolite et objets de luxe à Bruges à la fin du Moyen Âge. In : *Histoire urbaine*, (1), 21-39.
- SUARD, François (2002) : Huon de Bordeaux : le plaisir du texte. In : *Linx*, (12), 254-260.
- SZABÓ, Thomas (1996) : Routes de pèlerinages, routes commerciales et itinéraires en Italie centrale. In : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 26<sup>e</sup> congrès, Aubazine. Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, 131-143.
- VOGEL, Cyrille (1964) : Le pèlerinage pénitentiel. In : *Revue des Sciences Religieuses*, (38), 113-153.
- WHITE-LE GOFF, Myriam (2010) : *Huon de Bordeaux* peut-il être considéré comme héroï-comique ? disponible en ligne sur : <https://hal-univ-artois.archives-ouvertes.fr/hal-00486360> [consulté le 5 janvier 2025].

**Horváthy Sára**

Université Eötvös Loránd (ELTE)

Institut de Romanistique, Département de Français

Budapest (Hongrie), 1088, Múzeum körút 4/c

horvathy.sara@btk.elte.hu